

Revenu à lui au bout de quelques secondes, le Maitre-d'École s'élança à la poursuite de Rodolphe; mais ce dernier avait disparu avec le charbonnier dans le sombre dédale des rues de la Cité; il fut impossible au brigand de les rejoindre.

Au moment où le Maitre-d'École rentrait, écumant de rage, deux personnes, accourant du côté opposé à celui par lequel Rodolphe avait disparu, se précipitèrent dans le tapis franc, essouffées, comme si elles eussent fait rapidement une longue course.

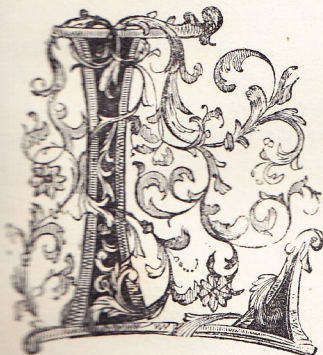
Leur premier mouvement fut de jeter les yeux de côté et d'autre dans la taverne...

« Malheur ! dit l'un, il est parti... cette occasion est encore perdue. »

Ces deux nouveaux venus s'exprimaient en anglais.

La Goualeuse, épouvantée de sa rencontre avec la Chouette, et redoutant les menaces du Maitre-d'École, profita du tumulte et de l'étonnement causés par l'arrivée des deux nouveaux hôtes du tapis franc, se glissa par la porte entr'ouverte, et sortit du cabaret.

VI. — THOMAS SEYTON ET LA COMTESSE SARAH.



Les deux personnages qui venaient d'entrer dans le tapis franc appartenaient à une tout autre classe que celle des habitués de cette taverne. L'un, grand, élan-
cé, avait des cheveux presque

blancs, les sourcils et les favoris noirs, une figure osseuse et brune, l'air dur, sévère; sa longue redingote se boutonnait militairement jusqu'au cou. Nous appellerons ce personnage Thomas Seyton.

Son compagnon était jeune, pâle et beau; il paraissait âgé de trente-trois ou trente-quatre ans. Ses cheveux, ses sourcils et ses yeux d'un noir foncé, faisaient ressortir la blancheur mate de son visage. A sa démarche, à la petitesse de sa taille, à la délicatesse de ses traits, il était facile de reconnaître dans ce personnage une femme déguisée en homme.

Cette femme était la comtesse Sarah Mac-Gregor. Nous dirons plus tard au lecteur par suite de quels événements la comtesse et son frère se trouvaient ainsi dans ce cabaret de la Cité.

« Thomas, demandez à boire, et interrogez ces gens-là sur lui, peut-être apprendrons-nous quelque chose, » dit Sarah, parlant toujours anglais.

L'homme à cheveux blancs et à sourcils noirs s'assit à une table pendant que Sarah s'essuyait le front, et dit à l'ogresse en très-bon français, et presque sans aucun accent :

« Madame, faites-nous donner quelque chose à boire, s'il vous plaît. »

L'entrée de ces deux personnes dans le tapis franc avait vivement excité l'attention; leur costume, leurs manières, annonçaient qu'ils ne fréquentaient jamais ces ignobles cabarets; à leur physionomie inquiète, affairée, on devinait que des motifs importants les amenaient dans ce quartier.

Le Chourineur, le Maitre-d'École et la Chouette les considéraient avec une avide curiosité.

Surprise de l'apparition d'hôtes si nouveaux, l'ogresse partageait l'attention générale. Thomas Seyton lui dit une seconde fois avec impatience :

« Nous avons demandé quelque chose à boire, madame; ayez donc la bonté de nous servir. »

La mère Ponisse, flattée de cette courtoisie, se leva de son comptoir, vint gracieusement s'appuyer à la table des nouveaux consommateurs, et dit :

« Voulez-vous un litre de vin ou une bouteille cachetée ? »

— Donnez-nous une bouteille de vin, des verres et de l'eau. »

L'ogresse servit; Thomas Seyton lui jeta cent sous, et, refusant la monnaie qu'elle voulait lui rendre :

« Gardez cela pour vous, notre hôtesse, et acceptez un verre de vin avec nous. »

— Vous êtes bien honnête, monsieur, dit la mère Ponisse en regardant le frère de la comtesse avec autant d'étonnement que de reconnaissance.

— Mais dites-moi, reprit celui-ci, nous avions donné rendez-vous à un de nos camarades dans un cabaret de cette rue; nous nous sommes peut-être trompés.

— C'est ici *le Lapin blanc*, pour vous servir, monsieur.

— C'est bien cela, dit Thomas en faisant un signe d'intelligence à Sarah. Oui, c'est bien au Lapin blanc qu'il devait nous attendre...

— Et il n'y a pas deux Lapins blancs dans la rue, dit orgueilleusement l'ogresse. Mais comment était-il votre camarade ?

— Grand et mince, cheveux et moustaches châtain clair, dit Seyton.

— Attendez donc, attendez donc, c'est mon homme de tout à l'heure... un charbonnier d'une très-grande taille est venu le chercher, et ils sont partis ensemble.

— Justement ce sont eux que nous cherchions, dit Tom.

— Et ils étaient seuls ici ? demanda Sarah.

— C'est-à-dire le charbonnier n'est venu qu'un moment ; votre autre camarade a soupé ici avec la Goualeuse et le Chourineur. » Et du regard l'ogresse désigna celui des convives de Rodolphe qui était resté dans le cabaret.

Thomas et Sarah se retournèrent vers le Chourineur.

Après quelques minutes d'examen, Sarah dit en anglais à son compagnon :

« Connaissez-vous cet homme ?

— Non. Karl avait perdu les traces de Rodolphe à l'entrée de ces rues obscures. Voyant Murph, déguisé en charbonnier, rôder autour de ce cabaret et venir sans cesse regarder au travers des vitres, il s'est douté de quelque chose et il est venu nous avertir... Mais Murph l'aura sans doute reconnu. »

Pendant cette conversation tenue à voix basse et en langue étrangère, le Maître-d'École dit à la Chouette en regardant Tom et Sarah :

« Le *messière* (1) a dégainé une *roue de derrière* (2) à l'ogresse. Il est bientôt minuit ; il pleut, il vente ; quand ils vont *décarrer* (3) nous les *empaumerons* (4) ; je *grinchirai* (5) le *sinve*. Il est avec une *largo* (6), il ne *criblera* (7) pas. »

Lors même que Tom et Sarah eussent entendu ce hideux langage, ils ne l'eussent pas compris, ignorant ainsi le complot qui se tramait contre eux.

— Sois tranquille, fourline, reprit la Chouette, si le *messière criblait à la grive* (8), j'ai mon vitriol

dans ma poche, je lui casserais la fiole dans la *gargoine* (9)... faut toujours donner à boire aux enfants pour les empêcher de crier. » Puis elle ajouta : « Dis donc, fourline, la première fois que nous trouverons la Pégriotte, faudra l'emmener d'*autor* (10). Une fois que nous la tiendrons chez nous, nous lui froterons le museau avec mon vitriol ; ça fait qu'elle ne fera plus tant la fière avec sa jolie frimousse...

— Tiens, la Chouette, je finirai par t'épouser, dit le Maître-d'École ; tu n'as pas ta pareille pour l'adresse et le courage... La nuit du marchand de bœufs... je t'ai jugée ; j'ai dit : Voilà ma femme, elle travaillera mieux qu'un homme.

— Et t'as bien dit, fourline ; si le Squelette avait eu tantôt une femme comme moi pour *allumer* (11)... il n'aurait pas été *mouché* (12) le *surin* (13) dans l'*avaloir* (14) du *sinve* (15).

— Son compte est bon, il ne sortira maintenant de la *Lorceffe* (16) que pour être *fauché* (17) ; ça fera une *tronche* (18) de moins.

— Quel singulier langage parlent ces gens-là ! dit Sarah, qui avait involontairement écouté les derniers mots de l'entretien du Maître-d'École et de la Chouette. Puis elle ajouta en montrant le Chourineur :

« Si nous interrogeons cet homme sur Rodolphe, peut-être saurions-nous quelque chose.

— Essayons, » dit Thomas. Et, s'adressant au Chourineur : « Camarade, nous devons retrouver dans ce cabaret un de nos amis ; il y a soupé avec vous : puisque vous le connaissez, dites-nous si vous savez où il est allé.

— Je le connais parce qu'il m'a rincé il y a deux heures en défendant la Goualeuse.

— Et vous ne l'aviez jamais vu ?

— Jamais... Nous nous sommes rencontrés dans l'allée de la maison où demeure Bras-Rouge.

— L'hôtesse ! encore une bouteille cachetée, et du meilleur, » dit Thomas Seyton.

Sarah et lui avaient à peine trempé leurs lèvres dans leurs verres encore pleins ; la mère Ponisse, pour faire honneur sans doute à sa propre cave, avait plusieurs fois vidé le sien.

« Et vous nous servirez sur la table de monsieur, s'il veut bien le permettre, » ajouta Thomas en allant se mettre avec Sarah à côté du Chourineur, aussi étonné que flatté de cette politesse.

(1) La dupe.

(2) Cent sous.

(3) Sortir.

(4) Nous les suivrons.

(5) Volerai.

(6) Femme.

(7) Crier.

(8) Il criait à la garde.

(9) Bouche.

(10) D'autorité.

(11) Veiller.

(12) Pris.

(13) Le couteau.

(14) Dans la gorge.

(15) De la victime.

(16) De la Force.

(17) Guillotiné.

(18) Tête.

Le Maître-d'École et la Chouette causaient toujours à voix basse et en argot de leurs sinistres projets.

La bouteille servie, Sarah et son frère attablés avec le Chourineur et l'ogresse, qui avait regardé une seconde invitation comme superflue, l'entretien continua :

« Vous nous disiez donc, mon brave, que vous aviez rencontré notre camarade Rodolphe dans la maison où demeure Bras-Rouge ? dit Thomas Seyton en trinquant avec le Chourineur.

— Oui, mon brave, répondit celui-ci, et il vida lestement son verre.

— Voilà un singulier nom... Bras-Rouge ! Qu'est-ce que c'est que ce Bras-Rouge ?

— Il *pastique la maltouze*, » dit négligemment le Chourineur ; et il ajouta : « Voilà de fameux vin, mère Ponisse !

— C'est pour ça qu'il ne faut pas laisser votre verre vide, mon brave, reprit Thomas Seyton en versant de nouveau à boire au Chourineur.

— A votre santé, dit celui-ci, et à celle de votre petit ami qui... enfin suffit... si ma tante était un homme, ça serait mon oncle, comme dit le proverbe... Allez donc, farceur !... je m'entends. »

Sarah rougit imperceptiblement. Son frère continua :

« Je n'ai pas bien compris ce que vous m'avez dit sur ce Bras-Rouge. Rodolphe sortait de chez lui, sans doute !

— Je vous ai dit que Bras-Rouge *pastiquait la maltouze*. »

Thomas regarda le Chourineur avec surprise.

« Qu'est-ce que ça veut dire *pastiquer la mal*... Comment dites-vous cela ?... »

— *Pastiquer la maltouze* ! faire la contrebande, donc. Il paraît que vous ne *dévidez pas le jars* (1).

— Non hélas, je ne vous comprends plus.

— Je vous dis : Vous ne parlez donc pas argot comme M. Rodolphe ?

— Argot ? dit Thomas Seyton en regardant Sarah d'un air surpris.

— Allons, vous êtes des *pantes* (2)... Mais le camarade Rodolphe est un fameux *zig* (3), lui ; tout peintre en éventails qu'il est, il m'en remontrera à moi-même pour l'argot... Eh bien, puisque vous ne parlez pas ce beau langage-là, je vous dis en bon français que Bras-Rouge est contrebandier, sans compter qu'il tient un estaminet aux Champs-Élysées. Je dis sans trahison qu'il est contrebandier... car il ne s'en cache pas, il s'en vante au nez

des gabelous ; mais cherche, et attrape si tu peux... car Bras-Rouge est malin.

— Et qu'est-ce que Rodolphe allait faire chez cet homme ? demanda Sarah.

— Ma foi, monsieur... ou madame... à votre choix, je n'en sais rien de rien, aussi vrai que je bois ce verre de vin. Ce soir, je riais avec la Goualeuse, qui croyait que je voulais la battre : elle s'enfonça dans l'allée de la maison de Bras-Rouge, je la poursuis... c'était noir comme chez le diable ; au lieu d'empoigner la Goualeuse, je tombe sur maître Rodolphe... qui me donne ma paye, et d'une fière force... oh ! oui... il y avait surtout les coups de poing de la fin... tonnerre ! c'était-il bien festonné ! Il m'a promis de me montrer ce coup-là...

— Et Bras-Rouge, quel homme est-ce ? demanda Tom. Quelle espèce de marchandises vend-il ?

— Bras-Rouge ? dame ! il vend tout ce qu'il est défendu de vendre, il fait tout ce qu'il est défendu de faire. Voilà sa partie. N'est-ce pas, mère Ponisse ?

— Oh ! c'est un cadet qui a plus d'une corde à son arc, dit l'ogresse. Il est par là-dessus principal locataire d'une certaine maison rue du Temple... drôle de maison encore... Mais suffit..., ajouta l'ogresse, craignant d'en avoir trop dit.

— Et quelle est l'adresse de Bras-Rouge dans cette rue ? demanda Thomas Seyton au Chourineur.

— Numéro 13, monsieur.

— Peut-être apprendrons-nous là quelque chose, dit tout bas Seyton à sa sœur : demain j'y enverrai Karl.

— Puisque vous connaissez M. Rodolphe, reprit le Chourineur, vous pouvez vous vanter d'avoir un ami solide... et bon enfant... Sans le charbonnier, il allait se donner un coup de peigne avec le Maître-d'École qui est là-bas dans son coin avec la Chouette... Tonnerre ! faut que je me tienne à quatre pour ne pas l'exterminer, cette vieille sorcière, quand je pense à ce qu'elle a fait à la Goualeuse... Mais patience... un coup de poing n'est jamais perdu, comme dit c't autre. »

Minuit sonna à l'hôtel de ville.

Le quinquet de la taverne ne jetait plus qu'une lumière douteuse.

A l'exception du Chourineur et de ses deux convives, du Maître-d'École et de la Chouette, tous les habitués du tapis franc s'étaient peu à peu retirés.

Le Maître-d'École dit tout bas à la Chouette :

« Nous allons nous cacher dans l'allée en face, nous verrons *décarrer* (4) les *messières* (5). S'ils vont à gauche, nous les attendrons dans le recoin de la

(1) Que vous ne parlez pas argot.

(2) Tommes sèches.

(3) Camarade.

(4) Sortir. — (5) Les victimes.

rue Saint-Éloi ; s'ils vont à droite, nous les attendrons dans les démolitions, du côté de la triperie ; il y a là un grand trou ; j'ai mon idée. »

Et le Maître-d'École et la Chouette se dirigèrent vers la porte.

« Vous ne *pitanchez* donc rien ce soir ? leur dit l'ogresse.

— Non, mère Ponisse... Nous étions entrés pour nous mettre à l'abri, » dit le Maître-d'École ; et il sortit avec la Chouette.

VII. — LA BOURSE OU LA VIE.



u bruit que fit la porte en se fermant, Tom et Sarah sortirent de leur rêverie ; ils se levèrent et remercièrent le Chourineur des renseignements qu'il leur avait donnés. Ce dernier sortit, le vent redoublait de violence, la pluie tombait à torrents.

Le Maître-d'École et la Chouette, embusqués dans une allée faisant face au tapis franc, virent le Chourineur s'éloigner du côté de la rue où se trouvait une maison en démolition. Bientôt ses pas, un peu alourdis par ses fréquentes libations de la soirée, se perdirent au milieu des sifflements de la bise et des rafales de pluie qui fouettaient les murailles.

Tom et Sarah quittèrent la taverne malgré la tourmente, et prirent une direction opposée à celle du Chourineur.

« Ils sont *enflaqués* (1), dit tout bas le Maître-d'École à la Chouette ; débouche ton vitriol, attention !

— Otons nos souliers, ils ne nous entendront pas marcher derrière eux, répondit la Chouette.

— Tu as raison, toujours raison ; faisons patte de velours, ma vieille. »

Le hideux couple ôta ses chaussures et se glissa dans l'ombre en rasant les maisons...

Grâce à ce stratagème, le bruit des pas de la borgnesse et du Maître-d'École fut tellement amorti, qu'ils suivirent Tom et Sarah presque à les toucher, sans que ceux-ci les entendissent.

« Heureusement notre fiacre est au coin de la rue, dit Thomas Seyton ; car la pluie va nous traverser. N'avez-vous pas froid, Sarah ?

— Peut-être apprendrons-nous quelque chose par le contrebandier, par ce Bras-Rouge, » dit Sarah pensive sans répondre à la question de son frère.

Tout à coup celui-ci s'arrêta et dit :

« Je me suis trompé de rue, il fallait prendre à gauche en sortant du cabaret ; nous devons passer devant une maison en démolition pour retrouver notre fiacre. Retournons sur nos pas. »

Le Maître-d'École et la Chouette, qui suivaient leurs victimes de près, se jetèrent dans l'embrasement d'une porte pour n'être pas aperçus de Tom et de Sarah, qui les coudoyèrent presque.

« Au fait, j'aime mieux qu'ils aillent du côté des décombres, dit tout bas le Maître-d'École ; si le *messière* (2) regimbe... j'ai mon idée. »

Sarah et son frère, après avoir de nouveau passé devant le tapis franc, arrivèrent près d'une maison en ruine. Cetteasure étant à moitié démolie, ses caves découvertes formaient une espèce de gouffre le long duquel la rue se prolongeait en cet endroit.

Tout à coup le Maître-d'École bondit avec la vigueur et la souplesse d'un tigre ; d'une de ses larges mains il saisit Seyton à la gorge et lui dit :

« Ton argent, ou je te jette dans ce trou. »

Puis le brigand, repoussant Seyton en arrière, lui fit perdre l'équilibre, et d'une main le retint pour ainsi dire suspendu au-dessus de la profonde excavation, tandis que de l'autre main il saisit le bras de Sarah comme dans un étau.

Avant que Tom eût fait un mouvement, la Chouette l'avait dévalisé avec une dextérité merveilleuse.

Sarah ne cria pas, ne chercha pas à se débattre ; elle dit d'une voix calme :

« Donnez-leur votre bourse, mon frère. » Et s'adressant au brigand : « Nous ne crierons pas, ne nous faites pas de mal. »

La Chouette, après avoir scrupuleusement fouillé les poches des deux victimes de ce guet-apens, dit à Sarah :

« Voyons tes mains, s'il y a des bagues. Non,

(1) Perdus.

(2) Le volé.

dit la vieille femme en grommelant. Tiens, pas d'anneaux?... Quelle misère!

Le sang-froid de Thomas Seyton ne se démentit pas pendant cette scène aussi rapide qu'imprévue.

« Voulez-vous faire un marché? Mon portefeuille contient des papiers qui vous seront inutiles; rap-portez-le-moi, et demain je vous donne vingt-cinq louis, dit Thomas au Maître-d'École, dont la main l'étreignait moins rudement.

— Oui, pour nous tendre une souricière? répondit le brigand. Allons, file, sans regarder derrière toi. Tu as du bonheur d'en être quitte pour si peu.

— Un moment, dit la Chouette, s'il est gentil, il aura son portefeuille; il y a moyen. » Puis, s'adressant à Thomas Seyton: « Vous connaissez la plaine Saint-Denis?

— Oui.

— Savez-vous où est Saint-Ouen?

— Oui.

— En face de Saint-Ouen, au bout du chemin de la Révolte, la plaine est plate; à travers champs, on y voit de loin; venez-y demain matin tout seul, aboulez l'argent, vous m'y trouverez avec le portefeuille; donnant donnant, je vous le rendrai.

— Mais il te fera pincer, la Chouette!

— Pas si bête! il n'y a pas mèche... on voit de trop loin. Je n'ai qu'un œil... mais il est bon; si le *messière* vient avec quelqu'un, il ne trouvera plus personne, j'aurai décanillé.

Sarah parut frappée d'une idée subite; elle dit au brigand:

« Voulez-vous gagner de l'argent?

— Oui.

— Avez-vous vu dans le cabaret d'où nous sortons, car maintenant je vous reconnais, avez-vous vu l'homme que le charbonnier est venu chercher?

— Un mince à moustaches? Oui, j'allais manger un morceau de ce muffle-là; mais il ne m'a pas donné le temps... il m'a étourdi de deux coups de poing et m'a renversé sur une table... c'est la première fois que ça m'arrive... Oh! je m'en vengerai!

— Eh bien! il s'agit de lui, dit Sarah.

— De lui? s'écria le Maître-d'École. Mille francs, et je vous le tue...

— Misérable! il ne s'agit pas de le tuer..., dit Sarah au Maître-d'École.

— De quoi donc, alors?

— Venez demain à la plaine Saint-Denis, vous y trouverez mon compagnon, reprit-elle; vous verrez bien qu'il est seul; il vous dira ce qu'il faut faire. Ce n'est pas mille francs, mais deux mille francs que je vous donnerai... si vous réussissez.

— Fourline, dit tout bas la Chouette au Maître-d'École, il y a de l'argent à gagner; c'est des *daims huppés* (1) qui veulent monter un coup à un ennemi; cet ennemi, c'est ce gueux que tu voulais crever... Faut y aller, j'irai, moi, à ta place... Deux mille balles! mon vieux, ça en vaut la peine.

— Eh bien! ma femme ira, dit le Maître-d'École; vous lui direz ce qu'il y a à faire, et je verrai...

— Soit, demain à une heure.

— A une heure.

— Dans la plaine Saint-Denis.

— Dans la plaine Saint-Denis.

— Entre Saint-Ouen et le chemin de la Révolte, au bout de la route.

— C'est dit.

— Et je vous rapporterai votre portefeuille.

— Et vous aurez les cinq cents francs promis, et un à-compte sur l'autre affaire, si vous êtes raisonnable.

— Maintenant allez à droite, nous à gauche; ne nous suivez pas, sinon... »

Et le Maître-d'École et la Chouette s'éloignèrent rapidement, pendant que Thomas Seyton et sa sœur se dirigeaient à grands pas vers le parvis Notre-Dame.

Un témoin invisible avait assisté à cette scène... c'était le Chourineur, qui s'était tapi dans les décom-bres de la maison en démolition pour se mettre à l'abri de la pluie. La proposition que fit Sarah au brigand, relativement à Rodolphe, intéressa vivement le Chourineur; effrayé des périls qui semblaient menacer son nouvel *ami*, il regretta de ne pouvoir l'en garantir. Sa haine contre le Maître-d'École et contre la Chouette fut peut-être pour quelque chose dans ce bon sentiment.

Le Chourineur résolut d'avertir Rodolphe du danger qu'il courait; mais comment y parvenir? Il avait oublié l'adresse du soi-disant peintre en éventails. Peut-être Rodolphe ne reviendrait-il pas au tapis franc; comment le trouver? En faisant ces réflexions, le Chourineur avait machinalement suivi Tom et Sarah; il les vit monter dans un fiacre qui les attendait devant le parvis Notre-Dame.

Le fiacre partit.

Le Chourineur monta derrière cette voiture. A une heure du matin le fiacre s'arrêta sur le boulevard de l'Observatoire, et Thomas et Sarah disparurent dans une ruelle qui aboutit à cet endroit. La nuit étant très-noire, le Chourineur, afin de reconnaître, le lendemain, les lieux où il se trouvait, tira son couteau de sa poche, et fit une large entaille

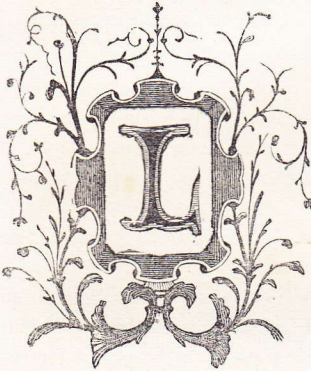
(1) Des gens riches.

à l'un des arbres situés à l'angle de la ruelle. Puis il regagna son gîte, dont il s'était considérablement éloigné.

Pour la première fois depuis longtemps le Chou-

reineur goûta dans son taudis un sommeil profond, qui ne fut pas interrompu par l'horrible vision de *l'abattoir aux sergents*, comme il disait dans son rude langage.

VIII. — PROMENADE.



Le lendemain de la soirée où s'étaient passés les différents événements que nous venons de raconter, un radieux soleil d'automne brillait au milieu d'un ciel pur, la tourmente de la nuit avait cessé. Quoique toujours obscurci

par la hauteur des maisons, le hideux quartier où le lecteur nous a suivi semblait moins horrible, vu à la clarté d'un beau jour.

Soit que Rodolphe ne craignit plus la rencontre des deux personnes qu'il avait évitées la veille, soit qu'il la bravât, vers les onze heures du matin il entra dans la rue aux Fèves et se dirigea vers la taverne de l'ogresse.

Rodolphe était toujours habillé en ouvrier, mais on remarquait dans ses vêtements une certaine recherche; sa blouse neuve, ouverte sur la poitrine, laissait voir sa chemise de laine rouge fermée par plusieurs boutons d'argent; le col d'une autre chemise de toile blanche se rabattait sur sa cravate de soie noire, négligemment nouée autour de son cou; de sa casquette de velours bleu de ciel, à visière vernie, s'échappaient quelques boucles de cheveux châtain; des bottes parfaitement cirées, remplaçant les gros souliers ferrés qu'il portait la veille, mettaient en valeur un pied charmant, qui paraissait d'autant plus petit qu'il sortait d'un large pantalon de velours olive.

Ce costume ne nuisait en rien à l'élégance de la tournure de Rodolphe, rare mélange de grâce, de souplesse et de force.

L'ogresse se prélassait sur le seuil du tapis franc, lorsque Rodolphe s'y présenta.

« Votre servante, jeune homme! Vous venez sans doute chercher la monnaie de vos vingt francs?

dit-elle avec une sorte de déférence, n'osant pas oublier que la veille le vainqueur du Chourineur lui avait jeté un louis sur son comptoir. Il vous revient dix-sept livres dix sous... Ça n'est pas tout... On est venu vous demander hier: un grand monsieur, bien couvert; il avait au bras une petite femme déguisée en homme. Ils ont bu du *cacheté* avec le Chourineur.

— Ah! ils ont bu avec le Chourineur; et que lui ont-ils dit?

— Quand je dis qu'ils ont bu, je me trompe, ils n'ont fait que tremper leurs lèvres dans leurs verres, et...

— Je te demande ce qu'ils ont dit au Chourineur?

— Ils lui ont parlé de choses et d'autres, quoi! de Bras-Rouge, de la pluie et du beau temps.

— Ils connaissent Bras-Rouge?

— Au contraire, le Chourineur leur a expliqué qui c'était... et comme quoi vous...

— C'est bon, il ne s'agit pas de ça.

— Vous demandez votre monnaie?

— Oui... et j'emmènerai la Goualeuse passer la journée à la campagne.

— Oh! impossible ça, mon garçon.

— Pourquoi?

— Elle n'a qu'à ne pas revenir? Ses nippes sont à moi, sans compter qu'elle me doit encore quatre-vingt-dix francs pour finir de s'acquitter de sa nourriture et de son logement, depuis six semaines qu'elle loge chez moi; si elle n'était pas honnête comme elle l'est, je ne la laisserais pas aller plus loin que le coin de la rue, au moins...

— La Goualeuse te doit quatre-vingt-dix francs?

— Quatre-vingt-dix francs dix sous... Mais qu'est-ce que ça vous fait, mon garçon? Ne dirait-on pas que vous allez les payer? Faites donc le milord!

— Tiens, dit Rodolphe en jetant cinq louis sur l'étaim du comptoir de l'ogresse. Maintenant, combien vaut la défroque que tu lui loues? »

La vieille, ébahie, examinait les louis l'un après l'autre, d'un air de doute et de méfiance.

« Ah çà ! crois-tu que je te donne de la fausse monnaie ? Envoie changer cet or, et finissons... Combien vaut la défroque que tu loues à cette malheureuse ? »

L'ogresse, partagée entre le désir de faire une bonne affaire, l'étonnement de voir un ouvrier posséder autant d'argent, la crainte d'être dupée, et l'espoir de gagner davantage encore, l'ogresse garda un moment le silence, puis elle reprit :

« Ses hardes valent au moins... cent francs.

— De pareilles guenilles ? allons donc ! Tu garderas la monnaie d'hier et je te donnerai encore un louis, rien de plus. Se laisser rançonner par toi... c'est voler les pauvres qui ont droit à des aumônes.

— Eh bien ! mon garçon, je garde mes hardes, la Goualeuse ne sortira pas d'ici ; je suis libre de vendre mes effets ce que je veux.

— Que Lucifer te brûle un jour selon tes mérites ! voilà ton argent, va me chercher la Goualeuse. »

L'ogresse empocha l'or, pensant que l'ouvrier avait commis un vol ou fait un héritage, et lui dit, avec un ignoble sourire :

« Dites donc ! pourquoi ne monteriez-vous pas chercher vous-même la Goualeuse ?... Cela lui ferait plaisir... car, foi de mère Ponisse, hier elle vous relaquait joliment !

— Va la chercher, et dis-lui que je l'emmènerai à la campagne... rien de plus. Surtout qu'elle ne sache pas que je t'ai payé sa dette...

— Pourquoi donc ?

— Que t'importe ?

— Au fait, ça m'est égal, j'aime mieux qu'elle se croie encore sous ma coupe...

— Te tairas-tu ? monteras-tu ?...

— Oh ! quel air méchant ! Je plains ceux à qui vous en voulez... Allons, j'y vais... j'y vais... »

Et l'ogresse monta.

Quelques minutes après elle redescendit :

« La Goualeuse ne voulait pas me croire ; elle est devenue cramoisie quand elle a su que vous étiez là... mais quand je lui ai dit que je lui permettais de passer la journée à la campagne, j'ai cru qu'elle devenait folle ; pour la première fois de sa vie elle a eu envie de me serrer au cou.

— C'était la joie... de te quitter. »

Fleur-de-Marie entra dans ce moment, vêtue comme la veille : robe d'alpègne brune, châle orange noué derrière le dos, marmotte à carreaux rouges lançant voir seulement deux grosses nattes de cheveux blancs.

Elle rougit en reconnaissant Rodolphe, et baissa les yeux d'un air confus.

« Voulez-vous venir passer la journée à la campagne avec moi, mon enfant ? dit Rodolphe.

— Bien volontiers, M. Rodolphe, dit la Goualeuse, puisque madame le permet.

— Je t'y autorise, ma petite chatte, par rapport à ta bonne conduite... dont tu fais l'ornement... Allons, viens m'embrasser. »

Et la mégère tendit à Fleur-de-Marie son ignoble visage couperosé.

La malheureuse, surmontant sa répugnance, approcha son front des lèvres de l'ogresse, mais d'un violent coup de coude Rodolphe repoussa la vieille dans son comptoir, prit le bras de Fleur-de-Marie et sortit du tapis franc au bruit des malédictions de la mère Ponisse.

« Prenez garde, M. Rodolphe, dit la Goualeuse, l'ogresse va peut-être vous jeter quelque chose à la tête, elle est si méchante.

— Rassurez-vous, mon enfant ; mais qu'avez-vous ? vous semblez embarrassée... triste?... Êtes-vous fâchée de venir avec moi ?

— Au contraire... mais... mais... vous me donnez le bras.

— Eh bien !

— Vous êtes ouvrier... quelqu'un peut dire à votre bourgeois qu'on vous a rencontré avec moi... ça vous fera du tort. Les maîtres n'aiment pas que leurs ouvriers se dérangent. »

Et la Goualeuse dégagea doucement son bras de celui de Rodolphe, en ajoutant :

« Allez tout seul... je vous suivrai jusqu'à la barrière... une fois dans les champs, je reviendrai auprès de vous.

— Ne craignez rien, dit Rodolphe, touché de cette délicatesse, et reprenant le bras de Fleur-de-Marie : mon bourgeois ne demeure pas dans le quartier, et puis d'ailleurs nous allons trouver un fiacre sur le quai aux Fleurs.

— Comme vous voudrez, M. Rodolphe ; je vous disais cela pour ne pas vous faire arriver de peine...

— Je le crois et je vous en remercie. Mais, franchement, vous est-il égal d'aller à la campagne dans un endroit ou dans un autre ?

— Ça m'est égal, M. Rodolphe, pourvu que ce soit à la campagne... Il fait si beau... le grand air est si bon à respirer ! Savez-vous que voilà six semaines que je n'ai pas été plus loin que le Marché aux Fleurs ? Et encore, si l'ogresse me permettait de sortir de la Cité, c'est qu'elle avait bien confiance en moi.

— Et quand vous veniez à ce marché, c'était pour acheter des fleurs ?

— Oh ! non ; je n'avais pas d'argent ; je venais seulement les voir, respirer leur bonne odeur...

Pendant la demi-heure que l'ogresse me laissait passer sur le quai les jours de marché, j'étais si contente que j'oubliais tout.

— Et en rentrant chez l'ogresse... dans ces vilaines rues ?...

— Dame... je revenais plus triste que je n'étais partie... et je renfonçais mes larmes pour ne pas être battue. Tenez... au marché... ce qui me faisait envie, oh ! bien envie, c'était de voir de petites ouvrières bien propres, qui s'en allaient toutes gaies, avec un beau pot de fleurs dans leurs bras.

— Je suis sûr que si vous aviez eu seulement quelques fleurs sur votre fenêtre, cela vous aurait tenu compagnie.

— C'est bien vrai ce que vous dites là, M. Rodolphe ! Figurez-vous qu'un jour l'ogresse, à sa fête, sachant mon goût, m'avait donné un petit rosier. Si vous saviez comme j'étais heureuse : je ne m'ennuyais plus, allez ! Je ne faisais que regarder mon rosier... je m'amusais à compter ses feuilles, ses fleurs... Mais l'air est si mauvais dans la Cité, qu'au bout de deux jours il a commencé à jaunir... Alors... mais vous allez vous moquer de moi, M. Rodolphe.

— Non, non, continuez.

— Eh bien ! alors, j'ai demandé à l'ogresse la permission de sortir et d'aller promener mon rosier... comme j'aurais promené un enfant... Oui, je l'emportais au quai, me figurant que d'être avec les autres fleurs, dans ce bon air frais et embaumé, ça lui faisait du bien ; je trempais ses pauvres feuilles flétries dans la belle eau de la fontaine, et puis, pour le ressuyer, je le mettais un bon quart d'heure au soleil... Cher petit rosier, il n'en voyait jamais, de soleil, dans la Cité... pas plus que moi... car dans notre rue il ne descend pas plus bas que le toit... Enfin je rentrais... Eh bien ! je vous assure, M. Rodolphe, que, grâce à ces promenades, mon rosier a peut-être vécu dix jours de plus qu'il n'aurait vécu sans cela.

— Je vous crois ; mais quand il est mort, ç'a été une grande perte pour vous ?

— Je l'ai pleuré ; ç'a été un vrai chagrin... Et puis, tenez, M. Rodolphe, puisque vous comprenez qu'on aime les fleurs quoiqu'on n'en ait pas, je peux bien vous dire ça. Eh bien ! je lui avais aussi comme de la reconnaissance, à ce pauvre rosier, de fleurir si gentiment pour moi... quoique... enfin... malgré ce que j'étais... »

Et la Goualeuse baissant la tête devint pourpre de honte...

« Malheureuse enfant, avec cette conscience de votre horrible position, vous avez dû souvent...

— Avoir envie d'en finir, n'est-ce pas, M. Rodolphe ? dit la Goualeuse en interrompant son compagnon ; oh ! oui, allez, plus d'une fois, depuis un mois, j'ai regardé la Seine par-dessus le parapet... mais après, je regardais les fleurs, le soleil... Alors je me disais : La rivière sera toujours là ; je n'ai que seize ans et demi... qui sait ?

— Quand vous disiez *Qui sait ?*... vous espériez ?

— Oui...

— Et qu'espériez-vous ?

— Trouver une bonne âme qui me procurerait de l'ouvrage afin de pouvoir sortir de chez l'ogresse... et cela me consolait d'espérer... Et puis je me disais : J'ai bien de la misère, mais au moins je n'ai jamais fait de mal à personne... si j'avais eu quelqu'un pour me conseiller, je ne serais pas où j'en suis !... Alors ça chassait un peu ma tristesse... qui avait bien augmenté à la suite de la perte de mon rosier, ajouta la Goualeuse avec un soupir.

— Toujours ce grand chagrin...

— Oui... tenez, le voilà. »

Et la Goualeuse tira de sa poche un petit paquet de bois soigneusement coupé et attaché avec une faveur rose.

« Vous l'avez conservé ?

— Je le crois bien... c'est tout ce que je possède au monde.

— Comment ! vous n'avez rien à vous ?

— Rien...

— Mais ce collier de corail ?

— C'est à l'ogresse.

— Vous ne possédez pas un chiffon, un bonnet, un mouchoir ?

— Non, rien... rien... que les branches sèches de mon pauvre rosier. C'est pour cela que j'y tiens tant... »

Rodolphe et la Goualeuse arrivèrent au quai aux Fleurs : un fiacre les attendait, Rodolphe y fit monter la Goualeuse ; il monta après elle et dit au cocher :

« A Saint-Denis ; je te dirai plus tard le chemin qu'il faudra prendre. »

La voiture partit ; le soleil était radieux, le ciel sans nuages ; l'air circulait vif et frais à travers l'ouverture des glaces baissées.

« Tiens ! un manteau de femme ! dit la Goualeuse en remarquant qu'elle s'était assise sur ce vêtement qu'elle n'avait pas aperçu.

— Oui, c'est pour vous, mon enfant ; je l'ai pris dans la crainte que vous n'ayez froid. »

Peu habituée à ces prévenances, la pauvre fille regarda Rodolphe avec surprise.

« Mon Dieu ! M. Rodolphe, comme vous êtes bon ! ça me rend honteuse...

LES

MYSTÈRES

DE PARIS

PAR EUGÈNE SUE

ILLUSTRÉ DE 500 DESSINS ORIGINAUX

DE

MM. RICHARD, HENDRICKX, HUART, ETC.

PARIS.

LIBRAIRIE DE COQUILLION,

RUE RICHELIEU.

—
1844